

Québec français



## Écrire un roman à quinze ans

François Pichette

Number 36, December 1979

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/51350ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Les Publications Québec français

### ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Pichette, F. (1979). Écrire un roman à quinze ans. *Québec français*, (36), 60–61.

# Écrire un roman à quinze ans

*François Pichette est né le 15 mars 1962 à Québec. Il fréquente le Cégep Sainte-Foy et, naturellement, est dans la concentration Lettres. Il vient de terminer son deuxième roman, dont le titre provisoire est Le fugitif. Nous lui avons demandé de raconter ici la lente gestation de son premier roman « Drame à Valcartier » publié alors qu'il avait 16 ans.*

Je devais être âgé de onze ou douze ans quand, pour la première fois, je mis la main sur un roman « Signe de Piste ». Je m'étais introduit assez furtivement dans la maison de grand-papa, allant farfouiller dans la bibliothèque de son fils. Des livres de toutes les sauces, de toutes les littératures y étaient empilés et me procuraient l'occasion de débrider ma curiosité (curiosité si impétueuse à cet âge). J'avais alors déniché un poussiéreux ouvrage à la jaquette de carton jauni. Il était intitulé *La Médaille d'or* et on y parlait d'amitié, de courage, de franchise, de pureté : toutes ces valeurs dont l'enfance et la jeune adolescence osent encore rêver et que le sinistre vieillissement s'acharnera à effacer.

La lecture de ce roman m'avait plu énormément et quand je commençai mon secondaire au Mont Saint-Sacrement, la première chose que je fis fut de me précipiter dans cet auguste temple où les livres respirent. Là, un peu gêné, circonspect, j'avais rasé les grandes étagères de bouquins et avais découvert le repaire des « Signe de Piste » : 250 à 300 livres y étaient entassés, pressés ; des romans qui, pendant plus de trois ans, allaient occuper mes soirées souvent jusqu'aux petites heures, quelquefois jusqu'à l'aube. J'y découvrais un monde franc, exalté, des cœurs adolescents qui saignent et qui aiment dans toute la noblesse de leur âge. J'ai aimé ces filles et ces garçons courageux comme on aime des amis, l'amitié ; j'ai fait de ces aventures épiques mes rêveries et mes désirs. Il me faudra longtemps pour me détacher de leurs souvenirs, mais peut-être ne les oublierai-je jamais et peut-être est-ce mieux ainsi.

Pendant ce temps, je m'habituais à ma nouvelle vie d'étudiant en plein cœur des terres tourmentées de Valcartier. Je liai connaissance avec quelques amis dont un extrêmement sympathique, un peu aventurier, passionné de ces rivières tumultueuses et de ces forêts aux souffles puissants ; un ami avec qui je devais passer mes quatre années au Mont Saint-Sacrement à courir dans le bois, à structurer des projets et à bien rigoler, parfois, durant certains cours...

Je me démenais avec ardeur au hockey : j'étais comme tous les p'tits gars à cette époque de la vie, passionné, énervé, saoulé de ce sport qui a crû à même le sang et la chair des gens de chez nous. Dans ce temps-là, les spectateurs possédaient encore le droit d'assister aux joutes, on avait amplement d'espace sur la feuille de pointage pour indiquer les punitions, on réussissait même à terminer les parties sans trop de blessés, sans trop de violence...

Un bon jour, j'achetai mon premier Safari-Signe de Piste dans une librairie : il me fallait garnir ma bibliothèque de ces livres, les toucher, les enfouir dans mon existence. C'est ainsi que je découvris un dépliant inséré dans l'un d'eux qui annonçait le Prix des moins de vingt-cinq ans (concours qui s'adresse à tous les jeunes d'expression française qui sont âgés de moins de 25 ans et qui veulent tenter leur chance de publier un roman pour les jeunes).

Au premier instant, je n'avais pas tellement réagi. Ce n'est que lorsque je remportai un petit concours littéraire à l'école que tout s'enclencha ; je me ruai sur mon crayon, écrivis une vingtaine de pages en un

mois, perdis l'inspiration et balançai cette esquisse de roman à la poubelle ! Ce furent là mes premières armes en littérature. Je finissais mon secondaire I, je venais d'avoir treize ans.

Sept mois plus tard, en plein cœur du mois de décembre 1975, j'entreprenais la rédaction d'une nouvelle d'une dizaine de pages. Je me souviens, dans ce temps, mon vieux bureau était installé dans la salle de bains de la salle de jeu ; la fournaise ronronnait bruyamment ; à l'extérieur, il devait neiger. Ma mère était venue me demander :

— Est-ce que tu écris pour le Prix des moins de vingt-cinq ans ?

— Non, avais-je répondu. C'est seulement une nouvelle. Cinq minutes plus tard, je décidais d'écrire *Le Poignard de Jade* (*Drame à Valcartier*).

Pourquoi ? me demanderont plus tard plusieurs personnes qui cherchaient les motifs qui m'avaient poussé à écrire ce roman. Je ne sais pas. Tous ceux qui composent, qui se déchirent et s'édifient dans l'écriture ne savent pas pourquoi ils écrivent tel poème ou tel roman. Au-delà de l'histoire, au-delà de ces simples phrases et de ces simples mots, se cachent des émois et des instincts inconnus qui s'unissent dans l'acte de survivance. Mais il faut différencier écrivain et colporteur de mots fanés...

Je commençai mon roman, donc, avec toute l'ardeur et l'intérêt que pouvait contenir mon imagination. Je m'essoufflai rapidement ; je commençais à m'impliquer dans la vie étudiante du Mont. Mon été se déroula en jeux et péripéties. À l'automne je réussis à me tailler une

place dans le Bantam AA... C'est vraisemblablement au mois de novembre 1976 que je m'attelai et écrivis presque sans arrêt jusqu'au mois d'août 1977.

Chaque soir, je me retrouvais à mon bureau, souvent vers les dix ou onze heures. Entouré d'un vieux Petit Larousse d'école et de deux autres dictionnaires, je composais à la main une page de Cahier Canada. Je m'étais échafaudé un plan dans la tête; je le respectais plus ou moins car j'aimais bifurquer et apporter à l'intrigue des éléments et des aventures mystérieux.

Chaque jour, aller à l'école, étudier, jouer au hockey, participer à des activités, écrire, lire, taper à la machine, se décourager parfois... Ce qui me permit de terminer l'ouvrage fut sans doute le fait que je n'envisageais pas l'entreprise comme un tout, mais comme un petit peu de travail, d'attention, d'âme journaliers. On saisit un crayon, on empoigne une hache et chaque arbre abattu réveille une nouvelle satisfaction.

Pendant ce temps, en lecteur assoiffé, j'avais manifesté mon envie de devenir ami du « Signe de Piste ». La collection de Paris m'avait demandé de communiquer avec Florian Bernard de Montréal qui était le délégué du Québec. Je lui glissai quelques mots à propos de l'ouvrage et il me proposa de l'envoyer lui-même à Paris, si j'arrivais à y mettre un point final...

Ce fut long et exaltant. Quand j'eus écrit environ 100, 150 pages, je commençai à reproduire mes textes à la machine. Quelle entreprise! Les phrases étaient serrées les unes contre les autres, les pages débordantes de flèches, de ratures, les lettres des mots se bouscuaient, répandant un désordre difficilement compréhensible; j'avais omis un nombre impressionnant de fautes d'orthographe. Je ne m'attardais pas encore à la perfection grammaticale, j'étais enflammé par le déroulement du roman, par les âmes à animer, à qui donner la vie. Aujourd'hui, je découvre la nécessité de la valeur grammaticale; j'apprends à choisir chaque mot, à structurer chaque phrase avec le souci de la précision et de la simplicité.

Ma mère s'appliqua, par la suite, à corriger un bon nombre des erreurs d'orthographe sur un deuxième

brouillon tapé avant que je le retranscrive au propre, une fois pour toutes. Cette opération s'est révélée la plus exténuante et la plus monotone: demeurer penché sur la machine à écrire pendant des heures, gaspiller deux ou trois rouleaux de ruban à effacer, s'entortiller les doigts sur le clavier, se contracter les mâchoires et les jambes...

Peu de gens, je crois, peuvent s'imaginer la somme de travail que représente un texte tout relié, tout reluisant, tout clair. Parfois, j'ai éprouvé de l'indifférence envers un quelconque exemplaire de mon roman; il me semblait que les seuls authentiques manuscrits dormaient sur une tablette de ma garde-robe, seuls, bruissant sous les ciels de leur existence.

Je finis la composition au mois d'août 1977, à l'âge de 15 ans. Au mois de décembre, j'envoyai mon roman à Florian Bernard qui l'expédia lui-même en France dans le cadre du concours du Prix des moins de 25 ans 1978. Je ne reçus à peu près pas de nouvelles jusqu'au mois de juin 1978: Serge Dalens, le co-directeur de la collection Signe de Piste, m'annonçait qu'on m'avait attribué la deuxième place et que les dirigeants avaient décidé de publier *Drames à Valcartier*. On me signala toutefois que je devrais effectuer quelques corrections mineures pour parfaire la trame du récit; en trois, quatre coups de crayon j'exécutai cette petite tâche et attendis. J'ai attendu, assez pour ravalier ma joie, assez pour oublier l'existence de ce foutu roman et assez pour déclarer, un bon jour: « Ils ont dû laisser mon roman sous une pile de revues de mode, ils n'y pensent plus, tout est à recommencer. »

Mais enfin, par un jour d'hiver du mois de février 1979, je pris possession d'une lettre qui contenait la jaquette de mon livre. J'avais bondi du bureau de poste à mon domicile sans arrêt. Je me sentais très heureux, mes parents et ma sœur encore plus.

Par la suite, les événements se sont bousculés au porche de la vie: je reçus mon premier livre, la publicité s'empara du truc, on m'invita à des séances de signatures; tout un bazar qui m'a infligé un sacré mal de tête pendant un mois entier.

La polyvalente de Neufchâtel organisa un magnifique lancement dont je me souviendrai probablement toute ma vie; il y avait là des professeurs et des étudiants dévoués, des amis, des personnes vraiment extraordinaires que le temps ne fera jamais vieillir.

Je ne repense guère, aujourd'hui, à ce roman. Voilà plus de deux ans qu'il est achevé. Je ressens par contre les mystiques messages de mes personnages qui ont creusé leur tombe dans la terre même de mon âme, en moi. J'ai terminé un second manuscrit de 250 pages qui m'angoisse depuis au moins un an. Dans *Drames à Valcartier*, j'ai parlé des arbres, des rocs, d'amitié, d'aventures, de l'atmosphère inoubliable du Mont Saint-Sacrement, mon école. Avec mon deuxième roman, j'aborde des sujets beaucoup plus graves, je donne la vie à des êtres beaucoup plus tourmentés qui se fracassent sans cesse contre un destin cruel.

Je crois avoir toujours vécu heureux grâce à mes parents, mes amis, mes profs. Voilà pourquoi entrer dans la peau d'un personnage, d'un gars déchiré et révolté est si exigeant et si... angoissant.

Mais on ne sait pour quelle raison on écrit. Il faut écrire, c'est tout, malgré la souffrance, les remords, malgré la joie et le bonheur.

François PICHETTE

